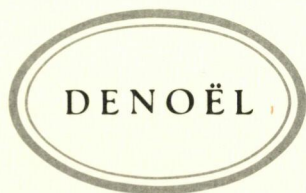


Pierre Magnan

La naine

roman



Extrait de la publication

La naine

Pierre
Magnan
La naine

roman

Denoël

© by Éditions Denoël, 1987
19, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-23371-5

A Louise

Tous les protagonistes de ce roman ont emprunté les traits physiques de personnages qui ont existé. Ces êtres étaient les meilleures gens du monde, absolument dénués de passion, de méchanceté comme d'imagination. Il ne leur est rien arrivé d'autre que de naître, prendre le soleil et mourir. L'histoire dont je les ai chargés, je l'ai forgée de toutes pièces.

De même serait-il vain de vouloir juxtaposer une réalité quelconque sur les lieux que je décris. Mon personnage principal dit : « J'avais édifié une ville mythique planant au-dessus de la vraie et c'était en elle que je me consolais. »

C'est exactement ce que j'ai fait.

Une naine m'a aimé lorsque j'avais quatorze ans.

Elle mesurait quatre-vingt-huit centimètres de haut. Elle se propulsait sur de grands pieds, ceux-ci s'étant normalement développés. Ses traits étaient mollement sculptés dans une sorte de saindoux livide. On eût dit que, crevant d'ennui, elle s'appuyait trop longtemps, les jours de pluie, contre la vitrine de son magasin.

Son front était plat, ses oreilles larges, son nez écrasé. Elle était pourtant sortie classiquement du ventre de sa mère : la tête d'abord. Mais le volume de cette tête était tel que son passage avait fait s'étouffer la parturiente, morte sur-le-champ, en un seul cri.

L'accoucheuse disait que si elle avait su ce qu'elle allait tirer à la suite de cette tête, elle l'aurait laissée s'engouer dans le pertuis. Cette femme de bien raconta longtemps qu'elle avait beaucoup balancé, ce jour-là, voyant ce têtard presque sans corps étalé sur les langes, si elle allait le laisser vivre ou lui couper le souffle. La peur des ennuis l'avait retenue.

Ces choses s'étaient passées bien avant ma naissance. Je n'ai jamais su l'âge de cette naine.

Elle était ordinairement sanglée dans un sarrau noir à

boutons rouges comme si elle allait partir pour l'école. Ses pieds s'avançaient sur des souliers à boucles. Ses jambes étaient gainées de bas en coton gris.

Comme si la nature ne la tenait pas quitte à si bon marché, elle avait souligné sa disgrâce par deux seins roides qu'on eût dit fertiles et prêts à allaiter.

Parfois, pour s'amuser, sa sœur, la Marguerite, l'affublait d'un pompon rose, dans ses cheveux couleur aile-de-corbeau.

Pour venir au soleil, elle surgissait hors d'une boutique où ondulaient de changeantes ténèbres. A l'entrée, pour toute enseigne, deux ombrelles, l'une à tranches roses et vertes, l'autre à tranches rouges et blanches, flanquaient la devanture haute de cinq ou six mètres sur laquelle on ne tirait jamais les contrevents, se contentant, la nuit, d'ôter le bec-de-cane.

La boutique occupait le fantôme d'un théâtre dont on n'avait même pas pris soin de détruire les tribunes ni la scène, où l'on avait entassé, devant les lambeaux d'un décor, les stalles déglinguées où la ville, autrefois, asseyait les derrières de ses notables.

La rampe elle-même existait toujours, avec ses trois cents bougeoirs en batterie, noyés dans la poussière. Quant au décor, usé jusqu'à la jute sur quoi il était peint, il représentait, sous une lune blafarde et un ciel de poussière, les deux façades en perspective de la rue Lepic, à Paris.

L'escalier qui montait aux étages prolongeait cette perspective en trompe l'œil. C'était sous ce croissant de lune bénin que surgissait la naine marchant vers le soleil.

Mais, avant d'apparaître, il lui fallait, glissant sur ses

grands pieds, parcourir les quinze mètres de pénombre où s'allongeaient les deux banques à auner le tissu.

Alors, de la poussière des tribunes toujours garnies de leurs bancs qui servaient d'étagères pour tout un étalage de chapeaux Jean-Bart et de feutres de deuil, se déversait une sorte de réprobation jubilante qui la glaçait chaque fois de terreur.

Ces tribunes au bois tout craquant sous le poids de tant d'ombres, attendaient-elles encore quelque spectacle de choix ou bien la naine à elle seule était-elle déjà la tragédie promise ? Elle avait, en tout cas, parfaitement conscience de pouvoir suffire à la dérision de tant de morts. Une naine inutile dans une ville agricole ne mérite que la méchanceté du monde et celle-ci lui était tout acquise.

A chaque nouveau passage, les ombres, qui ressuscitaient dans les tribunes, l'en abreuyaient à qui mieux mieux.

Elles avaient pourtant, elles-mêmes, des têtes repoussantes — notre race a toujours été laide — bien que la chair en eût depuis longtemps pourri.

Elle en apercevait même, blafardes et se penchant avec plus d'acharnement que les autres, qui portaient autour du cou des grappes d'humeurs froides, des goitres croulants ou les stigmates de la petite vérole sur des chairs de carton-pâte trouées comme des passoires. Leurs traits flous, pour figés qu'ils fussent, n'en étaient pas moins réprobateurs. Leur haine, quoique lointaine et silencieuse et qui ne pouvait s'exprimer que par les trous cernés d'ombre qui avaient été leurs yeux, n'en était pas moins virulente.

Il n'importait leur hideur et leur épouvantable absence : eux, ils étaient en poussière, alors que cette

naine inutile était bien vivante, qu'elle descendait cet escalier avec ce nœud rose dans les cheveux et ce visage couleur de pain trempé dans le lait, sur ce corps équivoque de gamine à seins opulents.

Elle était donc vouée aux sarcasmes. Les ombres, dans les tribunes, la conspuaient comme une mauvaise actrice. Elle en avait conscience. Elle passait vite, la moue fâchée et grommelante de réponses aux insultes.

Parfois, avant la sortie, elle se heurtait à quelque furtive pratique que nul, malgré la sonnette de la porte, n'avait entendue venir. Alors, elle criait :

— Marguerite ! On espère !

Elle avait gagné au fond de ces profondeurs une voix stridente comme un cri d'hirondelle. Elle en usait peu, seulement pour appeler sa sœur ou réclamer à manger ou, précisément, avertir que quelqu'un *espérait*. Ici, les clients ne patientaient pas. Ils espéraient.

Depuis le troisième étage avec la même voix aiguë que celle de la naine, la Marguerite annonçait qu'elle venait mais elle ne venait pas. Quelque tâche à finir, plus urgente que celle de servir la clientèle, la retenait toujours.

C'étaient des veufs ou de vieux garçons qui espéraient ainsi, par les après-midi torrides d'été ou les sombres pluies d'hiver. Presque jamais aucune femme ne se risquait plus au seuil de cette boutique : depuis que les ombrelles à volants ne suggéraient plus rien aux hommes ; depuis qu'on ne pouvait plus, grâce aux envols savants qu'on leur imprimait, jouer des ombres et des lumières afin de rendre quand même attrayant un visage somme toute banal.

Ainsi, ces hommes seuls, vieux pour la plupart, étaient les derniers fidèles de ce commerce dont les clients, les uns

après les autres, mouraient sans laisser de successeurs. Et ne se renouvelaient pas non plus les fournisseurs, depuis cinquante ans toujours les mêmes, de coupons inusables, de parapluies réellement étanches, de chapeaux véritables contre les intempéries. Eux aussi mouraient les uns après les autres et les enfants devenaient modernes, allaient apprendre, à l'étranger, comment on fabrique de la pacotille.

Un père au ventre important veillait sur ce naufrage de commerce. Autrefois, il avait été bourgeois considéré, fréquentant ses pairs et le café-glacier, mais, depuis l'effritement de son chiffre d'affaires, il s'était de lui-même humblement confiné entre son journal quotidien et sa maigre comptabilité.

Mais, si la pratique inconsciente se retirait de ce commerce, si même la marmaille ne venait que rarement dessiner des marelles à la craie sur le large trottoir qui lui appartenait jusqu'à la place, c'était d'abord pour d'étranges raisons.

En vérité, l'insistance lugubre du malheur palpait dans cette pénombre.

Le grand-père, à soixante ans, s'était suicidé d'un coup de pistolet par chagrin d'amour, là-haut, à la tribune du théâtre, sur les bancs mêmes où la naine voyait trembler tant d'ombres.

La grand-mère, naine comme sa petite-fille, avait raté la dernière volée de l'escalier abrupt, voulant un soir, en toute hâte, venir servir un dernier client. Elle avait surgi, la tête la première, hors du portant de la rue Lepic et s'était fracassé le crâne contre les aspérités des stalles entassées.

Le client ne fut jamais retrouvé. On douta même qu'il

eût existé. La famille qui dînait autour de la table fut unanime à déclarer que nul, sauf la grand-mère, n'avait entendu tinter la sonnette. On le lui avait dit. On avait voulu la retenir. Elle avait rêvé, prétendait-on. Mais elle cependant s'était mise debout en telle hâte, comme pour obéir à un ordre, qu'elle avait renversé sa chaise derrière elle.

Un frisson secoua la famille descendue au fracas de la chute. Le vide du magasin autour de ce corps disloqué avait quelque chose de menaçant.

Cette grand-mère, quoique naine, n'était pas sans péché. Elle avait détourné la lettre par laquelle la maîtresse, de longue date, que le grand-père avait aimée, l'appelait à son lit de mort. Après quoi, lorsque tout fut accompli, un soir, autour de la table, elle la lui tendit ouverte, sans un mot. Ce fut à cette occasion et sans attendre que le grand-père se fit sauter la cervelle.

Les témoins familiaux de cette dernière tragédie dirent que ce soir-là, dans les tribunes où sommeillaient tant de chapeaux sans têtes, un vent de jubilation ténu comme un zéphyr avait longuement soufflé comme pour approuver cette fin exemplaire.

Par cet escalier, un soir d'été, le père et son fils unique descendaient lourdement, suivis des deux sœurs aux voix aiguës.

Alors, révélant l'énigme d'un mur sale, le portant gauche de la rue Lepic se détacha de son cadre avec un soupir de misère et vint les ensevelir tous les quatre comme un linceul gris. Ils en rirent. Ils le relevèrent. Ils prirent même le temps de le consolider, de le rafistoler, de sorte qu'il ne bougea jamais plus, comme auparavant il n'avait jamais bougé.

C'était le deux août mil neuf cent quatorze. La soirée était douce. Ils allèrent tous à pied à la gare.

— Je vous écrirai ! dit le fils par la portière du wagon.

Il mourut en pantalon garance trois semaines seulement après. Mais la tribune populaire où s'agitaient les ombres des spectateurs fit silence pour cette fois. La guerre n'était pas une preuve. La guerre n'était pas de jeu. S'il fallait tenir compte des guerres ! Il meurt tant d'hommes, parmi les guerres, qu'on ne peut y distinguer ceux dont le destin s'occupe en propre de ceux qui tombent par hasard.

Cependant, plutôt qu'à la guerre, la rumeur publique qui ne se fie qu'aux résultats et ne s'en laisse jamais conter, attribua cette mort du fils à la chute de la tenture.

Notre timidité s'effarouchait vite devant la moindre anomalie. Aussi avait-il suffi de ces quelques morts, presque naturelles, à peine fatales, pour qu'une méfiance circonspecte, et que trahissait seulement un ostracisme tacite, cernât cette maison et ses habitants. On ne savait pas — et ce n'était pourtant pas faute de l'avoir cherché — de quel passé fuligineux cette famille tirait sa malédiction, mais on demeurait persuadé qu'elle ne l'avait pas volée.

C'était chargée de ce malheur et, par surcroît l'exprimant tout entier par sa monstruosité, que surgissait la naine sous les frondaisons des érables. Elle avait alors, après les ombres, à affronter les vivants.

Nous avons une place carrée, laquelle occupe l'arase-ment d'un château des templiers qui commandait les remparts. Il n'est pas une de nos maisons qui ne possède, enchâssée dans ses murs, en galets de Durance, quelque

pierre meulière de ce château, voire quelque fragment de meneau, ou d'accolade sur quelque porte palière.

L'ombre de cette forteresse se dresse toujours devant nous comme un remords parce que nous sommes les descendants de ceux qui livrèrent ces innocents au bras séculier, voici quelques siècles.

Nous l'avons exorcisée par deux rangées d'érables parallèles et qui en cernent les quatre côtés.

Nous l'avons, il n'y a guère, embellie en son centre d'un monument aux morts. C'est une Victoire aux ailes éployées, juchée sur un obélisque et qui tend aux enfants de la patrie une couronne de marbre figurant des lauriers. Dorés et gravés en creux, deux cent quatre-vingt-trois noms profitent de cette aubaine.

Ils constituent, perdu dans les batailles, le dixième des hommes de valeur que comptait notre ville avant mil neuf cent quatorze.

Si les ombres templières ont un peu de justice, elles doivent pouvoir reconnaître qu'enfin, envers elles, par le truchement de cet holocauste bien visible et bien figuré, nous sommes devenus quittes.

Mais les ombres sont têtues et il semble qu'au contraire, depuis que les événements ont permis l'érection de ce trophée, se soit accentuée encore sur nos visages, et dans l'effondrement de nos traits, la tristesse revêche que l'obsession de leur supplice y a, autrefois, imprimée.

Cette place est cernée de maisons où sont tapies des terrasses et des perrons bas. Des femmes, sur des chaises de paille, y sont installées, guettant et chuchotant, et veillant sur leurs aspidistras en pots et leurs fuchsias rutilants, amoureuxment préparés pour être portés au cimetière. Car ces femmes sont en deuil pour la plupart.

La guerre bien sûr, mais elle n'était pas seule en cause. A cette époque, la tuberculose sévissait chez nous à l'état endémique. Elle choisissait de préférence des filles splendides, la chair ferme jaspée comme du marbre rose, auxquelles sa fièvre latente procurait des couleurs irréelles de porcelaine de Saxe. Leur mort qui s'annonçait par leurs joues trop vermeilles en paraissait plus pimpante.

La phtisie les soufflait comme vent sur les cierges, à la simple occasion d'un rhume printanier. Elle les éteignait. Elles étaient là, intactes : elles n'y étaient plus. Leurs mères se fondaient en statue de sel.

La Jeannette Sarrasin, plus proche voisine de la naine, en avait perdu deux ainsi, pour sa bonne part, en l'affaire de quatre ans : Violette et Antoinette.

Depuis, chaque après-midi, cette mère crucifiée traînait sa chaise au bas du perron où elle s'embusquait. Elle demeurait là, inerte, inactive, les mains ouvertes, vides, posées sur le tablier noir, le visage longiligne ennoblé par deux grands plis d'amertume qui ne s'effaçaient plus. Le sourire chez elle n'exprimait que la dérision. La parole sifflait par saccades et accompagnait rudement des réflexions anodines. Elle ne s'habitua jamais à voir d'autres enfants vivants et joyeux.

A fortiori ne s'habitua-t-elle jamais à voir la naine, ce détrit du destin, se chauffer au bon soleil en se réjouissant inconsciemment de la vie.

Non loin de là, dans un renforcement de l'ombre, la vieille Tisserin rafraîchissait ses géraniums à l'aide d'un coquet arrosoir bleu de nuit que constellaient des étoiles d'or. Elle pinçait encore sa taille de guêpe dans de la moire ancienne et parmi ses cheveux jaunes brillaient quelques filaments du diadème d'or qu'ils avaient été autrefois.

— Oui, je sais, disait-elle, mes cheveux ont la couleur du vieux journal roussi !

Elle les rehaussait courageusement par une fanchon immaculée en dentelle d'Arles.

C'était une ancienne belle qui n'avait pas cessé de se rengorger. Il ne restait plus de ce rengorgement qu'un tic mécanique qui ne reposait plus sur rien. De même qu'il ne restait plus du balancement de ses hanches qu'un mouvement machinal et dépourvu d'objet.

C'était la veuve d'un magistrat, mot que les voisines prononçaient tout en majuscules. Mais la Sarrasin disait en ricanant qu'il s'agissait tout au plus d'un greffier voire même d'un simple huissier. En tout cas, elle l'avait connu, ce mari, étant enfant. Elle ne l'avait jamais vu, disait-elle, que la tête couturée de sparadrap, quand ce n'était pas affublé d'un gros pansement appliqué sur une escalope de veau pour dégonfler un œil quelque peu tuméfié.

— Magistrat ! pouffait-elle.

N'importe : cette madame Tisserin elle aussi était en deuil depuis quinze ans. C'était d'un fils mort du mal de Pott et qu'elle avait aimé bien au-delà des limites de la décence. La vue de la naine vivante l'indisposait. Elle n'admettait pas que son petit, beau comme le jour, fût mort et que ce débris perdurât.

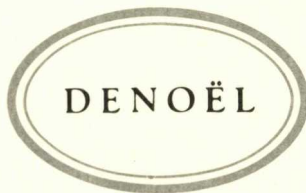
Non loin de là, derrière tout un étalage de beaux fruits vermeils, était embusquée, masquée par sa balance, l'Agassonne, l'épicière. On employait peu son nom de Brisard. A cause d'une pomme d'Adam trop proéminente qui faisait songer à ce volatile intelligent, son grand-père avait légué à toute sa descendance ce vocable dialectal de la pie : *agasse*. Sa pomme d'Adam disgracieuse avait disparu chez les héritiers mais pas le mot. Le fils avait été


Pierre Magnan

La naine

L'été de ses quatorze ans, au début des années 20, alors qu'il est apprenti dans l'imprimerie locale, une naine, à la fois méprisée et crainte, est tombée amoureuse de Jean, le narrateur. Le cadre de ce roman fortement autobiographique est une petite ville agricole de la Provence chère à l'auteur, et plus précisément la place principale flanquée, côté soleil, des demeures des notables et, côté ombre, des petites maisons des "dames du Nord", éternelles observatrices et commentatrices des faits et gestes de tout un chacun. La Sanson, espèce de sorcière discrète qui vit dans une impasse, tire en partie les fils d'une intrigue amoureuse à sens unique puisque Jean, lui, n'aime pas la naine.

Chronique d'un été torride et roman d'apprentissage, tendre et douloureuse éducation sentimentale, *La Naine* est sans conteste le plus beau livre de l'auteur de *La Maison assassinée* et des *Courriers de la mort*.



4.87 
ISBN 2.207.23371.5
98 FF TTC

Extrait de la publication